

Biographie de Françoise Pétrovitch

Comment devient-on peintre ? Il est dit souvent qu'il faut un village entier pour élever un enfant, mais que faut-il pour façonner une peintre ? Certaines rencontres, un contexte propice, des qualités hors du commun ? Une généalogie artistique, des modèles, une initiation ? La vie de l'artiste Françoise Pétrovitch répond dans une certaine mesure à cette question, et pourtant, comme chaque vie d'artiste, elle est bien trop singulière pour risquer d'en tirer la moindre des généralités.

LES ANNÉES 1960 ET 1970, GRANDIR EN SAVOIE

Françoise Pétrovitch naît en 1964 à Chambéry. La famille vit alors dans un appartement derrière la gare, dans un quartier appelé Le Paradis. Sa mère est employée au service des finances publiques, son père est topographe — profession qui utilise le dessin, soit dit en passant — et enseigne en lycée technique. Côté paternel, la famille Pétrovitch vient de Yougoslavie, le grand-père est dans une fromagerie. Les grands-parents maternels, eux, exploitent une petite ferme de quatre vaches et font quelques travaux de cantonnier, dans le massif des Bauges, à mille mètres d'altitude, où la famille de Françoise passe ses week-ends, dans le chalet construit par le père. L'été, ils vont à la mer et goûtent au camping, une pratique alors très populaire. En mai 1968 naît une petite sœur, Valérie. Lorsque Françoise a neuf ans, la famille déménage dans la maison du grand-père paternel à la campagne, isolée dans un minuscule hameau. Environnée d'animaux — chiens, chats, ânes, poney, lapins, poules, etc. —, Françoise grandit tranquillement dans la nature, au cœur d'un monde de simplicité.



Françoise dans le chalet familial du massif des Bauges, début des années 1970. Au mur est accrochée une reproduction de *L'Art de la peinture*, de Vermeer (1668), tableau qui représente le peintre à son chevalet.



Françoise dans le village de ses grands-parents, avec sa sœur et des voisins.

Début des années 1970. Les parents votent à gauche et adhèrent aux tendances écologistes émergentes — l'autocollant «*Atomkraft? Nein Danke*» est ostensiblement collé sur la voiture. Françoise va à la communale, prend part aux jeannettes (catholiques) le samedi et aux francas (mouvement d'éducation populaire laïc) le mercredi: rien de tel qu'un grand écart pour former une enfant à la diversité des points de vue! Si vivre à Chambéry est synonyme de sport, de ski et de grand air, Françoise se sent pourtant toujours décalée par rapport à l'injonction du ski et de la randonnée, mal à l'aise dans les activités sportives et de groupe. Elle vit l'adolescence de manière solitaire, à l'exception d'une bonne amie qui compte et qui incarne la modernité à ses yeux, dans sa maison design et son goût pour Patti Smith. Avec l'adolescence vient aussi la mobylette, qui offre enfin la liberté de mouvement.

Le dessin est associé à l'un des tout premiers souvenirs de jeunesse. Pendant les nombreuses heures passées à l'école, garderie du soir et cantine comprises, Françoise pratique avec bonheur beaucoup de travaux manuels. En classe de CP, à la maîtresse qui demande aux enfants le métier qu'ils rêvent de faire plus tard, Françoise répond du tac au tac: «Je veux être dessinatrice.» Savoir — ou sentir? — que le dessin pouvait être un métier, et l'envisager pour soi, voilà qui dénote un bel aplomb pour une petite fille de six ans. A fortiori quand il n'existe pas de modèle autour de soi. Chambéry compte un seul musée des Beaux-Arts, et encore, il est vieillot à l'époque. Certes, Françoise est sensibilisée à l'harmonie grâce à sa mère

1971, Françoise brandit fièrement son dessin au feutre qui a remporté le concours, sur l'un des grands papiers Canson rapportés du bureau par son père.



dotée d'un goût sûr en matière de vêtements et de décoration, mais elle ne bénéficie d'aucune ouverture à l'art proprement dit. C'est au travers des livres que se fait sa rencontre avec les maîtres. Les livres ont toujours été objets de désir chez Françoise, dès sa prime jeunesse, lorsque sa mère lui achète les livres pour enfants exposés sur l'étagère au-dessus du comptoir du magasin du coin. À la bibliothèque, entre sept et dix ans, elle se plonge dans toutes les biographies d'artistes qui lui tombent sous la main. Lors de son premier voyage à Paris, à Antony exactement, chez sa marraine, enseignante et mariée à un chercheur dans les grandes écoles, elle procède à son premier achat d'un livre sur Degas dans lequel, malgré la médiocrité des reproductions, elle fait ses premières reconnaissances sur les cadrages, la composition, etc. Cette importance du livre, décisive pour son apprentissage de la peinture, va accompagner Françoise toute sa vie, y compris quand, à son tour, elle emploiera le livre comme médium artistique.

Premiers dessins, premiers succès. Au début des années 1970, Françoise remporte le concours de dessin du Carrefour local, grâce à une composition autour de la vie dans l'hypermarché. Ce souvenir témoigne d'une époque, lorsque la classe moyenne s'engouffrait avec bonheur et innocence dans la société de consommation.

Même si elle est encouragée par sa famille, qui lui fournit du matériel et lui laisse la place de dessiner, Françoise ne bénéficie pas d'enseignement spécifique. À partir du collège seulement, elle suit des cours du soir de dessin, avec un collègue de son père au lycée technique. Elle est la seule adolescente au milieu d'adultes. On y copie docilement des plâtres, entre autres.

Au collège, Françoise figure parmi les bonnes élèves de sa classe de latin/allemand, mais c'est surtout dans le cours de dessin qu'elle est la plus investie. Ces dispositions sont remarquées et lui valent d'être orientée vers le brevet technique des arts appliqués, enseigné à la Martinière à Lyon, dont elle tente le concours.

LES ANNÉES 1980, SE FORMER À LYON ET MONTER À PARIS

Françoise est reçue à la Martinière, elle a quinze ans et part pour l'internat. Elle ne retournera plus jamais vivre chez ses parents. Le moment est décisif, c'est le passage à la ville, la rencontre avec une bande de camarades et avec son futur époux, Hervé Plumet. Françoise ne se laisse pas pour autant aller à la vie de bohème de l'école, elle reste sérieuse et concentrée. Le brevet technique dure trois années, au rythme soutenu de quarante heures de cours par semaine. L'enseignement dispensé est très classique, guidé par la recherche de perfection technique. On s'y exerce au dessin d'après modèle vivant ou plâtre antique, à la maîtrise du trait et aux beaux aplats, à l'emploi du tire-ligne, etc. Françoise effectue ses premiers stages dans la publicité,



Portrait de Françoise et Hervé

dans l'agence Jean-Pierre Madelon à Chambéry, puis à Lyon. Tous seraient prêts à l'embaucher, mais elle repousse leurs offres. Sa mère l'a toujours encouragée à travailler et à être indépendante, cependant elle n'est pas pressée d'entrer dans la vie professionnelle, elle veut poursuivre ses études. Et surtout, elle veut être artiste, comme elle le martèle avec la même détermination qu'à six ans.

Elle tente les concours d'entrée dans les classes préparatoires et les écoles d'arts appliqués à Paris — pour le BTS mode de l'école Duperré notamment, dont elle quitte les épreuves prématurément, sentant dans une fulgurance qu'elle n'est pas faite pour ce milieu. Elle est reçue en classe préparatoire de l'École normale supérieure de Lyon, en deuxième année. Elle se met au diapason très vite et rattrape son retard en philosophie, sémiologie, histoire, etc. L'année suivante, à dix-neuf ans, elle intègre l'École normale supérieure de Cachan et acquiert du même coup son indépendance financière. À l'époque, l'ENS design est considérée comme une section technique, plus proche des ingénieurs et des matheux et, très vite, Françoise ressent une légère réserve pour les arts appliqués. Néanmoins, elle persévère et profite au maximum des ateliers de gravure et de peinture. Elle suit notamment les cours de Michel Henri Viot, fondateur de l'atelier de gravure de l'école, et poursuit ce qu'elle avait amorcé à Lyon, même si le médium apparaît un peu déclassé à ses yeux. Sa première vraie rencontre avec un enseignant en peinture a lieu avec le peintre Guy-Rachel Grataloup. Maître consciencieux, il reprend tout depuis le début avec ses élèves — tendre la toile sur le châssis, préparer les liants, broyer les pigments, etc. — et les fait travailler sur le monochrome. « Nouveau symboliste », comme il se qualifie lui-même, il défend une peinture hermétique, mystique et austère, avec laquelle Françoise n'a aucune affinité, mais elle en retient l'amour et le sens sacré de la peinture.

Parallèlement, Françoise prépare en troisième année une maîtrise d'esthétique à la Sorbonne (Centre Saint-Charles, Paris XV^e). C'est à ce moment-là qu'elle se met à produire de grandes peintures et à rencontrer quelques camarades artistes, Christophe Vigouroux notamment. Elle obtient le CAPET en troisième année puis l'agrégation d'arts plastiques à vingt-trois ans. Elle débute sa première année d'enseignement dans un collège à Stains (93), tout en poursuivant sa formation avec des collègues du sésail des arts plastiques. Durant toutes ces années d'initiation, Françoise a ressenti vivement la dichotomie entre arts appliqués et arts plastiques : naviguant d'une rive à l'autre, elle a éprouvé leur écart et la nécessité des ajustements de vocabulaire, d'approche, de philosophie, etc.

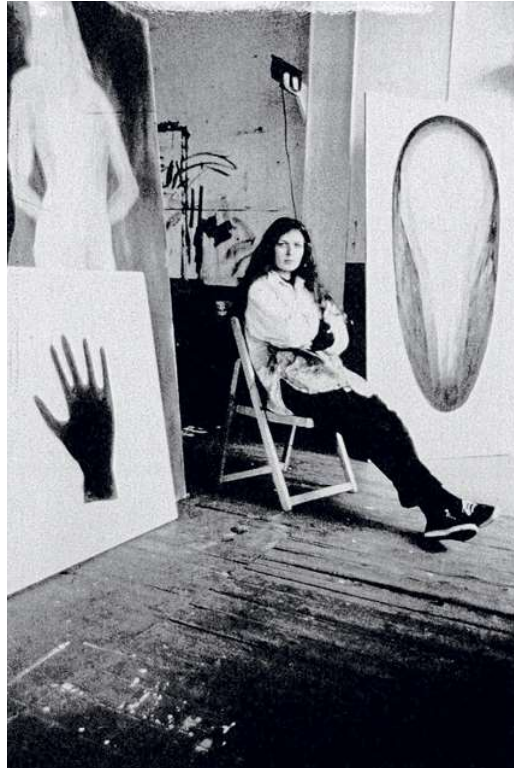
À sa sortie de l'ENS, Françoise demande à travailler à l'école supérieure Estienne (Paris). Ses élèves ont pratiquement le même âge qu'elle. Chargée de remonter l'atelier gravure avec un artisan, Gérard Desquand, elle s'engage dans la voie de l'enseignement, avec l'engagement et l'enthousiasme qui la caractérisent. Avec endurance aussi, puisqu'elle y enseigne toujours, plus de trente ans après.

LES ANNÉES 1990, DEVENIR ARTISTE

Françoise et Hervé se marient en 1990. En marge de l'enseignement, elle poursuit avec assiduité sa pratique de peintre, dans une très grande autonomie, pour ne pas dire solitude, sans professeur, sans regard extérieur. Ses modèles sont Jean-Charles Blais ou la trans-avant-garde italienne — Francesco Clemente en particulier—, et la peinture allemande évidemment, qui aime tous les regards depuis les années 1980. Une pièce de l'appartement est dédiée à la peinture, jusqu'à ce que Françoise se fasse prêter un quart d'atelier par un collègue de son mari, rue des Maraîchers (Paris XX^e).

Là débute vraiment une pratique assumée, déclarée, comme en témoigne le démarrage de grands formats. À la faveur du départ de Philippe Royer, Françoise récupère l'atelier, qu'elle propose à son tour à d'autres artistes, notamment Kérosène, un peintre italien qui peint des Joconde.

Françoise dans l'atelier rue des Maraîchers, années 1990. Sur cette photographie, tout est déjà là : on distingue un saint Sébastien, une main et un gant, des motifs que l'artiste reprendra inlassablement dans son œuvre.



Les enfants naissent, sa fille Lucie en 1992, son fils Paul en 1996. Françoise travaille toujours d'arrache-pied, effectuant de nombreuses heures supplémentaires à l'école sans négliger pour autant son temps d'atelier. Les deux activités sont maintenues bien séparées, enseignement d'un côté et pratique personnelle de l'autre. Elle travaille alors dans son garage qu'elle a transformé en atelier, à Arcueil.

En 1994, c'est le retour de l'artiste au pays, avec une exposition à l'artothèque de Chambéry. Les artothèques invitent d'ailleurs régulièrement Françoise à l'époque, en raison de son lien au papier : elle dessine sur des imprimés, d'anciens cahiers d'écolier, des herbiers, des livres, qu'elle déniche dans les salons aux vieux papiers et qui servent de point de départ à l'œuvre. Une manière de s'appuyer sur l'existant et le réel, « d'écrire dans la marge des autres », comme elle le formule. Les peintures, dessins ou broderies sur objets (plaques photographiques, supports de fers à repasser, etc.) procèdent du même mouvement. Les titres des expositions sont alors recherchés, à connotation littéraire, et liés à l'imprimé et à l'écrit : *Verbe aimer, verbe rompre, Panoplies épinglées, Je ne veux rien faire cet après-midi*, etc. La littérature, et en particulier la littérature de femmes, a toujours été très présente dans la vie de Françoise, qui cite dans son panthéon Marguerite Duras, Nathalie Sarraute,



Françoise et ses enfants, Lucie et Paul, Savoie, 1996



Françoise dans l'atelier à Arcueil, 1995

Alexandra Fuller ou encore Joyce Carol Oates. L'œuvre entretient des liens étroits avec le verbe, et les textes accompagnant les expositions revêtent une importance majeure. Par la suite, naturellement, des rencontres se font avec de grands écrivains et des textes leur sont commandés, notamment à Christine Angot, Nancy Huston, Éric Pessan ou Marie Darrieussecq.

En 1994, Anne Ferrer parle d'elle à Michel Nuridsany, en quête de jeunes artistes. Il est l'un des premiers visiteurs de l'atelier et restera un interlocuteur fidèle. Il mentionne son nom dans un article pour *Le Figaro* (avec Sylvie Fajfrowska et d'autres) et l'invite à l'exposition *Étrangères au paradis* en 1995, qui réunit vingt-cinq artistes femmes dans le très couru espace Monde de l'art (18, rue de Paradis, Paris Xe).

Encouragée par ses camarades lancés dans la course aux galeries, Françoise se rapproche de Bernard Utudjian (galerie Polaris), dont elle apprécie le programme et les artistes. À vingt-neuf ans, parfaitement ingénue, et à l'encontre des habitudes professionnelles, elle lui propose de travailler ensemble, ce que, sans doute désarçonné mais séduit, il accepte. La collaboration débute par des expositions collectives puis débouche enfin sur une exposition personnelle en 1995. Grâce à Bernard Utudjian, Françoise pose des premiers jalons : premier livre, *Entraînement à l'écriture*, réalisé avec son conjoint, et première participation à la Fiac.

En 1994, l'éditeur Michel Archimbaud la présente à Claude Piéplu. De cette rencontre naît un abécédaire en typographie et en lithographie, tiré à quatre-vingt-cinq exemplaires et imprimé dans l'atelier lithographique Pons.



Françoise avec Claude Piéplu, en illustration de l'article de Jacques Pessis annonçant la sortie de l'Abécédaire en 1994

Les années 1990 s'achèvent par des expositions collectives à l'étranger, sous le commissariat de Philippe Piguet notamment, et une exposition personnelle en Islande en 1999. La Ville de Paris acquiert les premières œuvres pour le Fonds municipal d'art contemporain, corpus qui sera augmenté au fil des décennies.

LES ANNÉES 2000, EXPÉRIMENTER ET S’AFFIRMER

Nouvelle ère, nouvelles résolutions. Françoise initie des projets au long cours, signe de sa volonté et de son endurance à toute épreuve. *Radio-Pétrovitch* (2000-2002) réunit la retranscription en dessin de la première information entendue dans le journal de la matinale de France Inter et un dessin personnel (lié aux enfants, à la vie quotidienne...). L’histoire collective se mêle à l’histoire particulière, dans cet exercice journalier de longue haleine, remarqué notamment sur le salon Artissima à Turin (section Present Future).

Françoise dessinant sur le motif. Depuis trente-cinq ans, elle réalise des carnets de croquis lors de ses voyages comme ici, en Colombie-Britannique, en 2010.



En 2002, Françoise effectue une résidence avec l’atelier de lithographie Le Petit Jaunais. Son projet consiste à recueillir le matin la parole des résidents de la maison de retraite d’Hennebont (Morbihan) sur le thème « Racontez-moi un souvenir de votre première embauche » et à réaliser dans l’après-midi une réponse en lithographie. Cette expérience donne lieu à un livre, *J’arrête pas maintenant d’être en vacances*, tiré à six exemplaires. Regrettant sa faible diffusion, Françoise, épaulée par Patricia Perdrizet, relance le projet dans la foulée. Entre 2003 et 2005, elle part à la rencontre de retraités dans la France entière, à l’écoute de souvenirs de leur vie professionnelle passée, cette fois traduits en dessins et publiés à grand tirage dans *J’ai travaillé mon comptant* (2005, édition Un sourire de toi et j’quitte ma mère).

La parole recueillie constitue aussi le cœur du diaporama *Les photos de vacances n’intéressent personne* (2005-2007), première collaboration sur le son et le montage avec Hervé et première incursion dans le champ narratif. Une cinquantaine d’anecdotes de vacances sont lues par un narrateur, tandis que des dessins sur photos trouvées s’égrènent au fil des diapositives. Ce projet est produit et exposé au centre d’art de Pougues-les-Eaux, à l’invitation de Danièle Yvergniaux et Valérie Pugin, dans le cadre d’un accompagnement prolongé durant plusieurs années — exposition personnelle, résidence et projets hors les murs —, compagnonnage qui a offert de précieuses opportunités de production et une accélération de la pratique (un pan du projet *J’ai travaillé mon comptant* s’est également tenu dans la ville de La Machine).

C’est l’occasion de souligner la fidélité de certains interlocuteurs, preuve du dialogue et de la collaboration aisée avec Françoise, mais aussi de l’évolution du travail et d’une confiance réciproque. Parmi les soutiens indéfectibles, certains ont été cités précédemment, Michel Nuridsany — qui ne manque aucune exposition —, Valérie

Françoise au travail sur un dessin mural au musée de l’Abbaye, Saint-Claude en 2011



Pugin — que Françoise retrouvera au musée de l'Abbaye Saint-Claude en 2011 —, mais aussi la peintre et écrivaine Marie-Christine Gayffier ou encore Lóránd Hegyi — qui a ouvert à Françoise son réseau à l'étranger, en Europe de l'Est, Lituanie, Hongrie, à Naples, etc. La fidélité est aussi entretenue par des institutions, à l'instar du MAC VAL qui, à partir de 2006 et de la commande d'une sérigraphie pour la journée de la Femme, concrétise régulièrement son soutien par des acquisitions, au point que le musée possède aujourd'hui un ensemble significatif d'œuvres graphiques et vidéo, souvent exposées dans les collections permanentes.

Le commissaire Pascal Neveux est un autre soutien de premier plan. C'est à son invitation au Frac Alsace, à Sélestat en 2005, que Françoise réalise son premier grand dessin mural et expose ses toutes premières céramiques, en réponse à la configuration des lieux, très ouverts. Grâce à la collaboration avec l'Institut européen des arts céramiques de Guebwiller, trois grandes têtes de cerfs sont produites.



La famille accompagne Françoise pendant les vernissages. Les enfants sont les premiers fans et supporters de leur mère, toujours très impressionnés de voir son nom « Pétrovitch » affiché en grand sur les façades des lieux d'exposition.

Le début du travail de la céramique représente un jalon important dans la pratique de Françoise. Le modelage, initié dès 1997 en autodidacte, réactive des automatismes de dessin. À la suite de l'exposition au Frac Alsace, d'autres grandes sculptures en céramique sont réalisées à Pougues-les-Eaux, *Double pieds (pieds hybrides)* et *Alice et Janus* (2006), ainsi que des ensembles importants comme *Jetés hors d'eux-mêmes* (2007), deux cents fragments d'équidés en grès émaillé noir suspendus. Plusieurs installations seront conçues sur ce même principe d'objets multipliés, comme la série des figurines en céramique de femmes voilées, en écho à la guerre en Afghanistan. Le modelage de la terre fait advenir un nouveau corpus et de nouveaux motifs. Des cœurs et des sacrum surgissent, des formes organiques, d'autres inspirées d'ex-voto ou d'amulettes. Les sculptures prennent place dans des installations, comme *La Vie en rose* (2009) par exemple — des personnages en céramique juchés sur des boîtes à musique et des guéridons roses. À l'instar de la série *Présentation* — des femmes qui disparaissent derrière un animal qu'elles présentent, à la manière de Vierges à l'Enfant —, beaucoup de sujets sont liés au féminin, sans que cela devienne pour autant un leitmotiv ou un dogme. L'œuvre ne se veut jamais programmatique, mais présentationnelle; au spectateur d'y faire son chemin et de déchiffrer.



Françoise en train d'installer *Jetés hors d'eux-mêmes* (2007) au musée d'Art moderne de Saint-Étienne en 2008

Très vite, se fixent des habitudes d'émaux qui resteront la marque de fabrique de Françoise : le plus souvent monochrome, d'une couleur vague et indéfinissable – qu'on retrouve d'ailleurs dans les lavis de la série *Tenir debout* –, irisé, changeant et réfléchissant. Ce choix d'une seule couleur, qui laisse la part belle à la forme, s'apparente au dessin. Une seconde teinte, éventuellement, s'autorise, comme une retouche.

En 2008, Lóránd Hegyi et Philippe Piguet consacrent une exposition personnelle à Françoise dans le cabinet d'art graphique du musée d'Art moderne de Saint-Étienne. Des œuvres sont empruntées à des collectionneurs et l'exposition est conçue à la manière d'une « rétrospective », aussi curieux que cela puisse paraître pour une artiste d'à peine plus de quarante ans, au tempérament comme le sien, plus tourné vers l'avenir que vers le passé.

En 2009, la famille s'installe dans une maison à Cachan. L'atelier se situe d'abord dans deux chambres réunies au milieu de la maison, avant la construction de l'atelier par un architecte en 2011. Le stockage en sous-sol, le salon-bibliothèque en mezzanine, les larges espaces ouverts aux perspectives (six mètres sous plafond) entraînent d'importants changements dans la pratique : les formats s'agrandissent et les œuvres s'épanouissent.

Françoise dans son atelier de Cachan



L'œuvre de Françoise a régulièrement été exposé en galeries, suscitant l'intérêt des collectionneurs. Alors que la collaboration avec Polaris a cessé en 2003 après trois expositions personnelles, Henri-François Debailleux l'introduit auprès de la galerie RX (Éric Dereumaux et Éric Rodrigue, avec la complicité de Dominique Roche, avenue Delcassé, Paris). À Berlin, Amélie Seydoux, au sein de la galerie Jordan-Seydoux, défend son œuvre imprimé depuis de nombreuses années. Ses dessins sont présentés par la galerie Laurentin à la Tefaf de Maastricht. Quand Benoît Porcher installe la galerie Semiose rue Chapon en 2011, Françoise le rejoint. Il est déjà un interlocuteur intellectuel et artistique de longue date et leur amitié a grandi dans le sillage d'une estime professionnelle mutuelle. Ils se sont d'abord rencontrés dans l'atelier de gravure à l'école Estienne, où Benoît Porcher était son élève. Puis, dès sa sortie de l'école, aux alentours de 1999, il propose à Françoise de faire un livre, un leporello intitulé *Avec mon meilleur souvenir*, dans sa première maison d'édition appelée Un an ou deux, incertain de la durée de l'aventure. Par la suite, Benoît Porcher édite dans l'atelier Georges Leblanc des gravures en couleurs puis publie en 2003, aux jeunes éditions Semiose, sa première monographie accompagnée d'un beau texte de Michel Nuridsany, dans une maquette dessinée par Romain Motay. De nombreux livres d'artiste ont paru par la suite aux éditions Semiose, *Radio-Pétrovitch* (2010), *Mes familiers* (2005), *Périphéries* (2003), *De la séduction* (2002), des livres conçus comme des œuvres en soi et si importants dans la pratique. C'est aussi avec Benoît Porcher que débute la série des *Rougir*, une suite

de sérigraphies d'une seule couleur — rouge évidemment — circulant en très petit nombre d'exemplaires, imprimées par divers éditeurs. La série compte soixante-quatre sérigraphies réalisées au gré des expositions et des occasions et s'envisage comme un carnet de croquis étiré sur une décennie (2005-2015), un vaste corpus où se rejoignent, comme dans *Radio-Pétrovitch* en son temps, tous les aspects de la vie personnelle de son autrice. On y trouve par exemple des pendus à la suite de l'exposition visitée à Arles en 2009, *Without Sanctuary*, réunissant des cartes postales de lynchages aux États-Unis.

LES ANNÉES 2010, ÊTRE CONFIRMÉE

À partir de 2010, le rythme des expositions et des productions s'accélère. Les enfants sont autonomes, Hervé a quitté le secteur de la publicité pour se consacrer à son activité de photographe et réalisateur et pour collaborer avec Françoise, et l'enseignement à l'école Estienne est désormais réduit à mi-temps : cette conjonction de facteurs favorise le temps à l'atelier, devenu de surcroît plus efficace avec l'expérience et plus construit du fait de l'attente et de la reconnaissance.

L'exposition au musée de la Chasse et de la Nature (Paris) en 2011 représente un tournant dans le parcours de Françoise. Claude d'Anthenaise, en commissaire exigeant et créatif, lui propose une carte blanche dans tout le musée et l'encourage à accomplir un projet ambitieux. Les deux années de préparation sont employées à multiplier les productions dans de nombreux médiums : la production de poupées en verre avec le Centre international d'art verrier de Meisenthal en 2008 est prolongée avec des cages ouvertes suspendues ; une première vraie vidéo (son et montage) est coréalisée avec Hervé, intitulée *Le Loup et le Loup* ; des gravures sur assiettes en papier sont expérimentées pour la série *L'Art d'accommoder le gibier* ; des collaborations sont poursuivies avec la Manufacture de Sèvres, en particulier la sculpture *Forget me not* (2011), douze éléments de grès émaillé au bout de longues tiges d'inox brossé, qui fait suite au *Renard du Cheshire* (2007) ; enfin, des tableaux de petit format pour la salle dédiée au peintre François Desportes annoncent le retour de la pratique de peinture. L'exposition est remarquée et connaît une forte affluence : près de cinquante mille visiteurs la parcourent.



Françoise à la Manufacture de Sèvres en 2007
en train de modeler le lapin du triptyque *Le
Renard du Cheshire*

La décennie va voir le prolongement de ces expérimentations tous azimuts avec de nouveaux matériaux, de nouvelles formes, de nouvelles collaborations et de nouveaux contextes. La plasticité des inspirations de Françoise la conduit à enrichir continuellement ses modes d'expression, ce qui suscite des invitations qui à leur tour

ouvrent de nouvelles pistes, dans un effet d'entraînement perpétuel. L'œuvre offre tous les prétextes au déplacement et à la transformation.

En 2013, à la faveur d'une résidence au Centre d'art La Chapelle Jeanne-d'Arc à Thouars (79), Françoise réalise une œuvre d'envergure, *Entrée libre*, un projet social et engagé — une fois de plus — à partir du constat de la désertion des centres-villes. Aux dessins dans les vitrines des commerces fermés se superpose un film qui enregistre les passants, leur rapport aux dessins dans l'espace public; l'intime et le public. Le film est le fruit d'une collaboration en famille, deux étés de suite, Hervé et Lucie opérant chacun avec une caméra, Paul, en régie.

Françoise, Paul et Hervé dans les rues de Thouars lors de la réalisation du film *Entrée libre* en 2013



La créativité se donne en partage dans la famille Pétrovitch-Plumet. Lucie est réalisatrice de films de fiction et de documentaires, diplômée de l'INSAS en montage et de la Fémis en réalisation, en cours d'écriture de son premier long-métrage. Quant à Paul, il est actuellement stagiaire à la matinale de France Info et se destine au journalisme radio. Ancien directeur artistique dans la publicité, photographe et musicien amateur quand il était jeune, Hervé, lui, est très « couteau suisse ». Il approche les projets avec une vision globale, prenant en compte tous les paramètres, intrinsèquement liés. Outre ses compétences techniques, Hervé sait aussi déléguer et se montre tenace dans la poursuite des projets. Il est un collaborateur hors pair pour tout ce qui concerne l'image en mouvement — prise de vues, son, montage — et plus récemment pour les spectacles vivants.

Mais revenons aux expositions de la décennie, nombreuses et prestigieuses; évoquons notamment *Échos*, à l'Institut culturel Bernard Magrez à Bordeaux en 2013, à l'invitation d'Ashok Adicéam et avec Claude Lévêque, ou encore les deux expositions muséales conçues en miroir en 2018 à La Louvière en Belgique, *À vif* au Centre de la gravure et de l'image imprimée (cur. Catherine de Braekeleer), et *À Feu* à Keramis — Centre de la céramique (cur. Ludovic Recchia). *S'absenter*, l'exposition au Frac PACA à Marseille en 2016, constitue un autre jalon capital par son déploiement dans tous les espaces.

Chambéry, New York, certains signes ne trompent pas: lorsque la reconnaissance s'exerce à la fois « au pays » et sur l'avant-scène de l'art contemporain, on peut estimer que la boucle est bouclée et que certains caps sont franchis. En 2014, le retour à Chambéry a lieu cette fois à l'occasion d'une grande exposition dans le musée des Beaux-Arts rénové. À New York, le French Institute Alliance française (FIAF) propose à Françoise une première exposition en 2012, puis une intervention murale l'année suivante. Les opportunités américaines vont se renouveler, en particulier au National Museum of Women in the Arts à Washington, en 2015, où elle est invitée grâce au cercle des amies du musée vivant en France. Le musée



L'intervention murale à New York appelle d'autres commandes à l'étranger, comme ici, à l'Institut français de Madrid en 2013, ou encore à Madère, à Hong Kong...

acquiert l'un des premiers *Étendus*. Plus tard, à l'initiative de Françoise Adamsbaum, Françoise s'essaye à la résine à Miami, dans l'atelier Aillagon. Elle en retient qu'elle n'aime ni la résine ni Miami.

Les ami.e.s de Françoise ne se recrutent pas nécessairement parmi les artistes. Ses proches exercent d'autres métiers, dans d'autres secteurs : couturière, avocate, scientifique... Parmi les artistes que Françoise soutient, citons la peintre Florence Reymond, ses anciens étudiants Guillaume Poulain et Bérangère Hénin, qu'elle a marrainée avec Sébastien Gouju pour les résidences Hermès. Elle entretient volontiers un esprit de camaraderie avec ses pairs artistes, ceux de la galerie Semiose (Guillaume Dégé, Laurent Proux...) ou ceux qu'elle a rencontrés dans les expositions collectives, disposition à porter au crédit de sa curiosité et de son sens du compagnonnage, entretenu par la vie en ateliers collectifs et dénué de rivalité.

Ce portrait de Françoise dans l'écosystème artistique ne saurait être complet sans évoquer ses trente-trois années d'enseignement à l'école Estienne (1988-2021), qui en font l'une des doyennes de l'établissement. Elle y a formé des générations d'étudiants, notamment Annabela Tournon, Paul Maheke, Léa Habourdin, Lucile Piketty, ou encore Claire Nicolet, Lenny Rébéré... D'autres anciens étudiants travaillent aujourd'hui dans les ateliers de gravure (Idem, René Tazé...) et de reliure, des maisons d'édition (Laurel Parker Books...), des galeries, etc., que Françoise recroise régulièrement. C'est aussi à l'école qu'elle rencontre Isabelle Clairardin, qui est devenue depuis 2015 une collaboratrice précieuse sur laquelle Françoise peut compter au quotidien.



Françoise à l'école Estienne, entourée de ses élèves, 2020

Comme le livre d'artiste, l'estampe est une activité majeure pour Françoise, envisagée non comme un medium de reproduction mais bien comme lieu de création à part entière. Son poste dans l'atelier gravure à l'école Estienne nourrit naturellement cette pratique, et de nombreuses collaborations se sont nouées avec les anciens étudiants devenus éditeurs. Si le travail d'atelier est primordial, Françoise n'a en revanche jamais voulu avoir de presse à imprimer à la maison, par désintérêt pour le versant artisanal et par goût de la collaboration. Au cours du temps, avec une continuité sans faille — nous avons déjà évoqué la série des soixante-quatre *Rougir* —, Françoise s'est associée à de nombreux ateliers, qui ont souvent aussi édité ses



œuvres : Tabor Press à Berlin, Bruno Robbe en Belgique, René Tazé (graveur en taille-douce et éditeur, Paris), Idem (lithographe et éditeur avec Item, Paris), Alain Buyse à Lille (sérigraphe et éditeur), l'atelier À fleur de pierre (animé par Étienne de Champfleury, un collègue de l'école Estienne, à Paris), la Zone opaque (anciens étudiants qui réinventent les techniques de typographie et de gravure, avec qui Françoise a publié plusieurs livres, dont *Je préfère ne pas voir*, 2008). Elle se montre fidèle à quelques artisans : ainsi, pour sa collaboration avec MEL Publisher en 2017, elle a choisi de travailler la taille-douce chez Tazé — elle y est une habituée depuis plus de trente ans — et la lithographie chez Idem. De ce colossal ensemble d'estampes et de gravures, plus secret, moins exposé, Françoise a toujours tenu à verser un exemplaire à la Bibliothèque nationale de France. L'exposition que l'institution lui consacrera très prochainement ne visera néanmoins pas l'exhaustivité, mais un choix resserré réalisé par sa commissaire, Cécile Pocheau-Lesteven, conservatrice chargée de la collection d'estampes contemporaines de la BnF et fidèle soutien de l'œuvre de Françoise depuis 2013.

Pour des raisons identiques à celles qui sont évoquées plus haut, Françoise n'a jamais tenu à avoir un four à céramique à l'atelier. Déléguer lui permet de collaborer avec des personnes qui entretiennent des habitudes différentes, emploient des outils et des gestes nouveaux, travaillent des terres variées, qu'elles proviennent d'Alsace ou de Bourgogne, par exemple. Chaque praticien — céramistes de la Manufacture de Sèvres ou Olivia Mortier en Belgique — partage avec l'artiste ses secrets, ses tours de main, et lui donne accès qui à des émaux rares, qui à une cuisson particulière.

Comme dans l'enseignement, Françoise agit plutôt comme un électron libre. Affranchie de la rigueur que requiert la technique pure, elle préfère se concentrer sur les autres aspects de la création et ainsi retrouver la rapidité et la spontanéité du dessin dans la réalisation des œuvres en trois dimensions. Ces usages de collaboration se déclinent dans les nombreux médiums techniques qu'elle aborde, par exemple avec les maîtres verriers ou les fondeurs. Son histoire avec le bronze débute avec le prix Maif pour la sculpture, qu'elle remporte en 2010. Cette expérience lui donne le goût pour ce matériau, en particulier en raison du modelage préalable, en direct et à l'échelle, et du tirage d'une prodigieuse véracité et fidélité, sur lequel elle peut garder jusqu'au bout la maîtrise de la ciselure et de la patine. Les fonderies Fusions et Rosini ont notamment été de précieux collaborateurs pour apprivoiser cette technique.

Tout récemment, sur invitation de Loïc Lachenal pour l'oratorio *L'Abrégé des merveilles de Marco Polo*, d'Arthur Lavandier, à l'opéra de Rouen, c'est le dessin monumental que Françoise a expérimenté, en direct, sur les toiles de fond qui couvrent près de deux cents mètres carrés de surface. Le déploiement du dessin hors cadre, émancipé du papier ou même du mur, était déjà présent dans les installations vidéo, pensées comme des expériences immersives. La présence des corps et du vivant dans les expositions avait aussi fait son apparition au tournant de 2010, à la Manufacture de Sèvres, avec des performances dansées conçues par la chorégraphe Julie Desprairies et interprétées par Élise Ladoué, et poursuivies durant toute la décennie. Par capillarité, l'envie de créer des dispositifs scéniques est venue naturellement. Françoise a provoqué l'occasion pour le spectacle *Se laisser pousser les animaux*, avec le chorégraphe Sylvain Prunenec, la productrice Françoise Lebeau et la collaboration d'Hervé, qui réalise le son, le montage et les éclairages. Puis les invitations ont afflué, notamment du Centre chorégraphique de Roubaix (décors et costumes pour la pièce *Adolescent* coréalisée avec le chorégraphe Sylvain Groud).



Françoise sur les décors du spectacle *L'Abrégé des merveilles de Marco Polo*, d'Arthur Lavandier



Répétition avec Sylvain Groult, chorégraphe, et les danseurs pour *Adolescent*, 2019, CCN Roubaix

À médiums variés, lieux atypiques. La fluidité des motifs de Françoise épouse tous les contextes, y compris les architectures patrimoniales les plus chargées, qui font, chaque fois, rebondir le travail dans des directions inattendues. Ces dernières années, Françoise s'est très souvent échappée du *white cube*, à l'invitation d'interlocuteurs divers. Au château médiéval de Tarascon, pour l'exposition *Verdures* en 2016, les tableaux d'adolescents en sweat-shirt sont accrochés à même les murs de pierre, provoquant un saisissant contraste d'époques. Au contraire, au Centre d'art Campredon, à L'Isle-sur-la-Sorgue en 2017, Françoise fait repeindre tous les murs en harmonie avec les tableaux, distillant une atmosphère au diapason du titre *Nocturnes*. En 2020, à la Villa Savoye, réputée compliquée en raison de son statut d'icône, Françoise réussit à s'insérer en douceur en ajustant ses formats et en calant sa palette sur celle de Le Corbusier : en habitant chacune des pièces de présences humaines ou animales, les œuvres forment une installation globale à l'échelle du lieu. À l'été 2021, par l'entremise de la Galerie C, à Neuchâtel en Suisse, avec qui Françoise collabore, elle expose ses œuvres dans le château de Gruyères un château

Françoise tenant *Perruche* (2020) sur la terrasse de la Villa Savoye pour son exposition *Habiter la villa*

très meublé et couvert de peintures murales, en jouant sur les couleurs et les médiums. En 2015, c'est à une relecture des collections du LAAC à Dunkerque à l'aune de ses propres œuvres qu'elle est invitée, relecture qu'elle orchestre sous le titre *Se fier aux apparences*.



L'invitation lancée par le Centre Pompidou pour la galerie des enfants débride un peu plus encore les dispositifs, et l'installation *Passer à travers* en 2019 propose aux jeunes visiteurs des éléments mobiles à reconfigurer. L'installation voyage au Centre Pompidou West Bund Museum à Shanghai et se double d'un livre jeunesse, écrit avec Paul, *Imagine le cerveau d'une fourmi* (éd. Centre Pompidou).

À l'automne 2018, le parc du musée Louvre-Lens accueille une sculpture commandée à Françoise dans le cadre des *Nouveaux commanditaires*, par l'intermédiaire d'Artconnexion. En réponse au programme souhaitant rendre hommage à ceux qui luttent constamment pour améliorer leurs conditions de vie au quotidien, l'artiste réalise la sculpture *Tenir*, un motif clé dans son œuvre présent

Françoise à la fonderie d'art Rosini, au travail sur l'œuvre *Tenir* pour la commande des Nouveaux commanditaires, 2018



depuis 2003 dans la série des dessins au lavis d'encre *Tenir debout*. *Tenir* recouvre une iconographie complexe consistant en un corps fragile qui tient un autre être plus petit serré contre son ventre. Par cette figure allégorique, Françoise retient la beauté de ceux qui tiennent bon, qui résistent, malgré leur vulnérabilité.

Cette commande pérenne est prolongée par une exposition — qui est aussi la première d'une artiste contemporaine dans le Louvre-Lens — à l'invitation de sa directrice, Marie Lavandier, et avec l'accompagnement de Juliette Guépratte. L'accrochage joue sur les reflets intérieurs et extérieurs avec la sculpture dans le parc et s'insère dans la galerie du temps, profitant d'une scénographie existante et des œuvres présentes, notamment du *Saint Sébastien* du Pérugin — le motif du martyr fait son retour dans l'œuvre à ce moment-là. L'expérience au Louvre est importante pour Françoise : d'abord parce qu'elle est un succès populaire, et que l'histoire avec le musée va se poursuivre dans deux autres expositions collectives, *Homère* en 2019 et *Soleils noirs* en 2020 ; importante aussi car Françoise est fascinée par le décloisonnement, la fluidité de l'approche historique transversale, ainsi que par les qualités architecturales du lieu, avec sa très belle lumière nimbée et ses vues filantes ; importante enfin par les rencontres créées par le Louvre-Lens, avec des personnalités et avec l'histoire de l'art. D'ailleurs, nombreux sont les interlocuteurs de Françoise à être à cheval entre l'art contemporain et l'art ancien, à l'instar de Marie-Laure Bernadac, rencontrée lors de la commande d'une estampe en taille-douce pour l'atelier de chalcographie du Louvre.



Benoît Porcher et Françoise au Salon du Dessin à l'occasion de la remise du prix du dessin de la Fondation Guerlain, Palais Brongniart, Paris, juillet 2021

Enfin, dernière marque de reconnaissance au moment de boucler cette biographie, forcément en mouvement, au rythme de son inspiratrice : Françoise remporte en mars 2021 le prestigieux prix de dessin de la Fondation Guerlain, consécration méritée pour celle qui, depuis ses six ans, a décrété vouloir être dessinatrice et qui n'aura, effectivement, pas renié sa vocation : dédier sa vie au dessin et à ses prolongements.

Laetitia Chauvin



Françoise dans son nouvel atelier à Verneuil-sur-Avre, 2021